

Yves Vaillancourt

Mon Nord magnétique

roman



QUÉBEC AMÉRIQUE

Littérature d'Amérique

Collection dirigée par
Normand de Bellefeuille
et Isabelle Longpré

Du même auteur

Marx, Manifeste et Manuscrits de 1844, Éditions CEC, coll. Philosophies vivantes, Montréal, 2009.

Le Prince de Machiavel, Éditions CEC, coll. Philosophies vivantes, Montréal, 2008.

Le Principe responsabilité de Hans Jonas, Éditions CEC, coll. Philosophies vivantes, Montréal, 2007.

La Source opale, Éditions Québec Amérique, coll. Littérature d'Amérique, Montréal, 2005.

Winter et autres récits, Éditions Triptyque, Montréal, 2000.

La condition québécoise (collectif), Éditions VLB, Montréal, 1994. PRIX ESDRAS-MINVILLE 1994.

Un certain été, Éditions de la Paix, Montréal, 1990.

Vaillancourt, Yves
Mon Nord magnétique
(Littérature d'Amérique)

9782764420645

I. Titre. II. Collection: Collection Littérature d'Amérique.

PS8593.A526M66 2009 C843'.54

C2009-940938-0

PS9593.A526M66 2009



Conseil des Arts
du Canada

Canada Council
for the Arts



Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ) pour nos activités d'édition.

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion SODEC.

Les Éditions Québec Amérique bénéficient du programme de subvention globale du Conseil des Arts du Canada. Elles tiennent également à remercier la SODEC pour son appui financier.

Québec Amérique
329, rue de la Commune Ouest, 3^e étage
Montréal (Québec) Canada H2Y 2E1
Téléphone: 514 499-3000, télécopieur: 514 499-3010

Dépôt légal: 3^e trimestre 2009
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

Mise en pages: Andréa Joseph [pagexpress@videotron.ca]
Révision linguistique: Diane Martin et Claude Frappier
Direction artistique: Isabelle Lépine
Adaptation de la grille graphique: Célia Provencher-Galarneau

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés

Sommaire

Littérature d'Amérique

Du même auteur

Page de Copyright

Page de titre

Dedicace

Les géographies imaginaires d'Evgeni

Arkadi, Tatiana et Flag

Saklas, Corneliu et les autres

L'arrivée de Gaspar

La double initiation

Secousses sismiques

Le chemin Rouge de Flag

Le millénaire de Ben et Neb

Dévoilement chez Ma Leteya

Les héritages d'Evgeni

Sur la route du Nord

Yves Vaillancourt Mon Nord magnétique

Yves Vaillancourt
Mon Nord magnétique
roman

QUÉBEC AMÉRIQUE

*Un jour, cependant, éveillée de son rêve anxieux,
l'âme humaine surgira, jeune et joyeuse, et l'Esprit
de la Nature, revenant à nous des lointains où il
s'attarde, nous apparaîtra comme un dieu planant
au sein de ses nuages d'or.*

Hölderl

Les géographies imaginaires d'Evgeni

L'enthousiasme de l'adolescence : porter plusieurs mondes en soi. Cela me revenait tout à coup, mais sans la conscience coupable que tout ça restait confus et désorganisé. Je pense à ce que provoquait parfois le regard de mes parents, par exemple. D'ailleurs, où était la conscience? J'avais quatorze ans et j'étais en quête de mon Nord magnétique. Une première excursion en voiture avec oncle Vassili dans la réserve des Laurentides m'avait révélé la verticalité pure des épinettes noires. Je regardais simplement derrière cette forêt. La crête d'un pan de roche de basalte vibrait dans la vapeur blanche du soleil de midi. Plus près, il y avait la tête d'un lac. Oncle Vassili, plus sage, se contentait de regarder droit devant sur la route, tandis que moi, je pensais à toute cette plénitude. Je me disais ceci un jour, je franchirai cette distance à pied et je me plongerais alors dans la vie magnifiée et secrète de ces reflets sur l'eau du lac. J'irai les sonder, ces richesses du pan de rocher, voir ce qu'il y a sous la crête, toucher les racines de la falaise. J'imaginai même cela comme des retrouvailles avec moi-même. Le visage que je voyais avec incompréhension dans les miroirs de notre bungalow à NDG n'était pas mon vrai visage. Voilà ce que je me disais quand j'avais quatorze ans.

L'été d'avant, c'était en 1980, mes parents m'avaient envoyé au camp de vacances du lac des Quenouilles. C'est qu'ils me trouvaient un air solitaire, intellectuel et renfermé. Pourquoi pas un ver solitaire, tiens, digérant des livres et enlevant au corps l'énergie de la puberté? Congé de livres! Là-bas, me disaient-ils, j'allais me faire de nouveaux amis, m'activer en plein air et découvrir des tas de nouvelles choses. En effet, on passait nos journées à des exercices assez rudes dans la forêt aménagée des genres de course-poursuite, et puis, le soir, on visionnait des films de propagande. La guerre israélo-arabe avait nourri un fantasme d'encercllement et l'on nous conviait, nous les jeunes juifs, à aller mettre des digues partout autour d'Israël : sacs de sable et murets de pierres empilés par les volontaires afin de protéger les colons et leurs familles.

Il y avait également beaucoup d'activités sur le lac. Mais c'était un lac non juif, disaient nos moniteurs. Alors quand nos canots parvenaient au milieu du lac, là où il passait pour être le plus profond, notre moniteur Lubavitch, Monsieur Rosenberg qu'il s'appelait, eh bien il crachait dedans, pour le purifier. On avait à ce moment-là l'autorisation de plonger. Pas avant. Mais moi, je ne suivais pas toujours à la lettre ces mesures prophylactiques. Il m'arrivait d'aller me baigner à l'aube, avant le réveil du camp. Cela devait inévitablement s'ébruiter. Certains garçons du groupe entreprirent alors de me terroriser. Ils voulurent faire de moi leur souffre-douleur. C'est vrai que je n'avais pas le slogan facile et que je me désignais moi-même comme un enfant ingrat d'Israël. Ma situation particulière fit donc qu'un matin, pendant le cours d'hébreu, j'appris pour la première fois à mettre rapidement mes affaires dans mon sac à dos et je fuguai. Sans le savoir, j'amorçais le premier mouvement de mon multiple exode. C'est comme ça que sur le pouce je me rendis à Sainte-Agathe. Le jeune homme qui m'avait embarqué arrivait de la réserve La Vérendrye et me parlait un langage du Nord: lacs, bouleaux, rivières, épinettes, aurores boréales et portages. Sa voix découpait clairement ces paysages comme dans une lumière matinale, tandis que moi, troublé par cette première transgression de la volonté de mes parents et l'irréversible fuite à laquelle je me destinai, je voyais au-delà. Au-delà:

une *Terra incognita*, le grand Vide.

Puis, au sortir de la voiture, dans une fulgurance, le Nord m'est apparu comme ma patrie réelle.

*

J'avais donc dans les treize ans quand je me suis pourvu d'une géographie imaginaire intensive. Cette année-là, j'ai créé l'île virtuelle du Rennland, sur l'Arctique, en la dessinant sur des cartes. Sa topographie accidentée, pierreuse et presque dépourvue de végétation, entretenait avec mon adolescence une correspondance que je tenais secrète. Et pourtant, comme ma vie et la vie de ma famille, je l'avais installée dans la résonance de la musique. Je dois dire aussi que j'ai conservé en mémoire ce pays de cocagne hyperboréal non seulement toute mon adolescence, mais bien longtemps après. Je crois même qu'au fond je ne l'ai jamais quitté.

Au centre du Rennland se dresse le pic montagneux du Thorberg, à 4500 mètres. Lors d'excursions qui duraient une heure, des fois une heure et demie, j'entreprenais son ascension avec mon doigt d'ado qui poussait lentement sur la carte. Chaque centimètre était un kilomètre de cailloux, de failles et de parois qu'il me fallait parcourir en pensée. Pour m'insuffler du courage, je scandais mon pas et sifflant des marches militaires de mon cru. La distance avec le sommet était toutefois telle que je n'en franchissais que le quart ou le cinquième. Il ne serait pas réaliste de prétendre à plus. Mon doigt retournait alors à Regesund, la petite monarchie viking située entre la montagne et le Laune Krenst, un immense plateau karstique, de schiste et de basalte, que j'ai traversé en entier une fois, une seule fois, lors d'une longue soirée de juin quand je voulais me rendre, enfin, à Launik, la ville la plus au nord, où la température moyenne est de -48°. Mais là non plus, je n'ai pas pu aller jusqu'au bout. C'est que, à Baustræmevik, là où il n'y a plus d'arbres, juste un peu de lichen noir, j'ai croisé un homme qui avait la physionomie d'Arkadi, mon premier professeur de violon. Cet homme a laissé tomber un verre d'eau sur une dalle de basalte et cette eau a formé un mince filet, puis ce filet est devenu une source. L'homme me fixait des yeux, comme pour me dire: «Regarde cette source, Evgeni regarde-la bien, car elle est au-dedans de toi. C'est là ta patrie, la musique est ta seule patrie, et tu lui dois fidélité.» Mais la source s'est transformée en fragment de verre, et tout cela semblait travaillé par une force venant de l'intérieur. Je remuai alors un peu la jambe, comme mû par un brûlement interne, puis ce verre devint un treillis de cristaux craquelant dans une musique de blocs texturaux que je tentai de bien garder en mémoire.

Le sosie d'Arkadi s'éloignait et m'envoyait la main. Ensuite, avec cette main, il a fait un porte-voix pour me crier, car la musique tellurique était forte: «Garde cette source, Evgeni. Surtout, qu'elle ne s'incarne pas. Elle ne doit pas être réalisée.»

Je me penchai alors pour puiser à cette source. Mais c'était déjà devenu autre chose. De petites billes de verre qui se laissaient prendre et mettre dans la poche. Elles étaient d'une jolie couleur cendrée. En les regardant de plus près, je les trouvai à moitié noir d'obsidienne et à moitié blanc neigeux.

Cependant, il me fallait avancer plus loin sur les hautes terres, jusqu'à Westerhaven, une enclave anglophone de moines écossais où je fis halte pour la nuit. J'avais toujours cette musique tellurique dans mes oreilles, mais à la façon d'un acouphène me permettant d'entendre aussi les bruits extérieurs. Du reste, le vieil anglais des moines résonnait d'accents gothiques très graves et je me disais que c'était le seul accent concevable pour accompagner cette musique du bout du monde. Le frère hôtelier faisait son office, ajustant sa soutane car il avait été surpris par cette arrivée tardive, et il m'offrait une cellule pour la nuit.

Depuis combien de temps étais-je assoupi sur la carte du Rennland, je ne sais. Mais *back to the*

reality, comme on dit... C'est ma mère qui me tira abruptement de toute cette rêverie. Alors mes crayons s'éparpillèrent jusqu'aux confins du Laune Krenst, tandis que moi, j'étais ramené à ma chambre avec force recommandations au sujet de mon examen du lendemain. Une fois dans mon lit, pour faire bonne figure avec moi-même, j'essayai de situer notre maison ainsi que l'école sur ma carte mentale du Rennland. Mais ce fut en vain. Ce pan du réel résistait à ma géographie imaginaire.

Le matin de l'examen, il y avait un soleil radieux. L'épreuve de français était une rédaction inspirée du *Tour du monde en 80 jours*, de Jules Verne. Sans hésiter – après tout, mon plan était déjà tout tracé – j'écrivis ces mots d'introduction: «Au centre du Rennland se trouve le Thorberg, une montagne de neige noire couvant des ténèbres de feu. De son cratère s'élèvent quelques notes et leur pureté me va droit au cœur... »

*

La fin de mon adolescence fut marquée par l'émulation que m'inspirait Petre Roman. Les Roman habitaient à trois rues de chez nous, dans NDG. C'était une famille d'ingénieurs, comme la mienne, venus de Roumanie en 1975, la même année que nous sommes arrivés d'URSS, l'été de mes huit ans. Mais Petre, lui, conduisait déjà une voiture. Et puis il fréquentait des filles. Il les promenait dans leur BMW bleue de l'année. Nous étions alors en 1984. Un soir, ma mère m'appela à descendre de l'étage. Il y avait un je-ne-sais-quoi d'excitation dans sa voix qui se communiqua à moi immédiatement comme le fait d'un événement extraordinaire.

— Evgeni ! Evgeni ! C'est pour toi ! Le téléphone, Evgeni, c'est pour toi !

Je sortis de ma chambre avec précipitation et dévalai l'escalier à une vitesse telle que j'étais à chaque marche en rupture d'équilibre. Ma mère continuait à crier: « Evgeni, téléphone ! » et sa voix agissait comme une contre-poussée qui me rétablissait dans ma course. J'arrivai en bas en freinant sur le tapis comme si j'avais des skis. Ma mère me tendait l'appareil, répétant encore une fois, en français, la langue de mon interlocuteur : « Evgeni, le téléphone. C'est pour toi ! »

C'était Petre. Petre ! Il m'invitait chez lui pour voir l'ordinateur que ses parents venaient de lui offrir. Un *Personal Computer* tout neuf. Je n'en avais encore jamais vu un de près. « Oui, oui, j'arrive ! »

Je courus chez lui dans un grand état d'excitation. Petre était le seul garçon à qui je parlais à l'école. Et là, surprise, il venait de m'appeler ! J'avais dix-sept ans et c'était mon premier coup de téléphone. Enfin, je ne me rappelais pas les autres. Ils n'avaient pas compté. Ce soir, ma solitude était enfin brisée.

Petre m'introduisit dans sa chambre et me présenta à son père. Je serrai la main tendue en m'enfargeant dans les restes de la boîte en carton de l'ordinateur. Le père et le fils rigolèrent un peu, tandis que je m'excusais de ma coutumière maladresse. Puis la mère de Petre vint faire son tour dans la chambre et ramassa les morceaux de carton qui traînaient. Finalement, on me présenta la machine. C'était un gros boîtier de plastique gris dénué de toute grâce, et qui pourtant dressait son œil opaque devant nous et semblait commander qu'on s'intéresse à lui.

— Voilà ! Je suis en route pour devenir informaticien ! Tu verras, Evgeni, l'avenir est là !

Bien campé devant son ordinateur, avec son père et moi derrière lui, Petre rayonnait de joie. Sans doute qu'il se prenait lui-même comme objet d'admiration. Un informaticien! Ébloui, je passais du beau visage de Petre, la coqueluche des filles de l'école, à l'écran gris de l'ordinateur où défilaient le

paramètres chiffrés de MS-DOS. Je ne pouvais fixer mon regard et j'allais de l'ordinateur à Petre et de Petre à l'ordinateur, écoutant distraitement les spéculations du père sur les nouvelles notations mathématiques à établir. La chambre de Petre s'était métamorphosée en un genre d'enceinte où les qualités que je recherchais passaient entre Petre et l'ordinateur, tel un circuit. Je me tenais sur la bande, certes, évitant d'avancer une main ou un pied devant ceux de Petre, mais je réalisais aussi qu'il n'en tenait qu'à moi de me procurer un ordinateur. Nous entendîmes la mère nous saluer à distance : elle sortait de la maison. Le flux de nos pensées oscilla pendant une seconde, puis reprit son cours. Le père de Petre dissertait maintenant sur le langage binaire et Petre s'absorbait dans une opération de routine. Je me ressaisis et, comme pour affirmer ma présence, je résolus d'attacher mon destin à cette machine du futur. Bien entendu, j'ignorais alors l'étendue des sacrifices que ce choix allait m'imposer.

Je décidai donc mes parents à nous procurer un ordinateur familial. Deux semaines après ma visite chez Petre, un ordinateur ornait notre salle de séjour, à côté du piano. Moi qui jouais de cet instrument depuis mon enfance à Kiev, depuis qu'il avait remplacé mon violon adoré sur recommandation d'Arkadi, je le délaissai soudainement au profit de l'ordinateur. Mais tandis que Petre n'avait jamais pris la peine de venir chez nous pour m'entendre jouer les *Suites françaises*, malgré trois ou quatre timides tentatives de ma part, là il vint aussitôt qu'il fut informé de ma nouvelle acquisition. L'été commençait, nous attendions la visite d'oncle Vassili pour ses vacances d'été parmi nous – nous nous demandions d'ailleurs quel genre d'ordinateur il avait dans son usine de Norilsk – et notre maison semblait respirer un air nouveau.

Bien qu'il n'habitât qu'à quelques rues de chez moi, Petre vint voir mon ordinateur avec sa BMW. Mes parents le reçurent comme un invité de marque, avec des petits pains, du fromage et de la vodka. J'étais toujours en haut quand il sonna. Je trouvais que le rituel des petits pains commençait à prendre du temps. Ma mère lui posait un tas de questions sur sa famille, tandis que mon père regardait la voiture et s'informait de questions automobiles auxquelles je n'entends toujours rien aujourd'hui. Je me remis un instant au problème informatique sur lequel mon professeur de mathématiques venait de m'instruire. Il s'agissait d'un théorème permettant à un programme de se terminer après un nombre n d'itérations. Cela reposait sur un opérateur de boucle, mais évidemment je n'en avais pas trouvé la formule. Je passais en revue une page de code quand Petre finit par monter avec mon père. Était-ce une feinte? Il parut enthousiasmé de me voir ainsi installé. Père s'empara de la boîte de l'ordinateur qui était restée sur le banc du piano et appela ma mère, tout en offrant cette place à Petre. Je parlai de mon théorème, ainsi que du travail de Chomsky sur la modélisation des grammaires des langues naturelles. Certes, il n'y avait pas deux ans de cela, Petre et moi en étions encore à échanger nos cartes de baseball : moi j'aimais les Mets et lui, les Red Sox. Et maintenant, l'adolescent que j'étais voulait causer Chomsky ! Petre et mon père souriaient, car ils ne comprenaient rien à ce sabir théorique pas tout à fait de mon âge. Cependant, la vitesse de l'ordinateur n'échappait pas à Petre. Le fait que notre ordinateur soit plus puissant que le leur me causa une certaine fierté. Je me voyais déjà au-devant du peloton, avec Petre. D'ailleurs, lui-même ne manqua pas de le remarquer: «Vous savez, Monsieur Lazareff, nos amis en sont toujours à la voiture sport et au disco du samedi soir. Ou sinon aux fêtes religieuses. Franck, par exemple, mangeait une poutine et des *matzos* beurrés quand je lui ai dit que je devais rentrer à la maison effectuer un appel de sous-routine à l'ordinateur. Il a cru, cet idiot, que j'avais des invitations familiales à expédier pour la Pâque juive.»

Nos sparages à l'ordinateur durèrent comme ça une bonne demi-heure de plus. Petre en profita pour casser du sucre sur à peu près tous nos camarades. Quant à moi, je cherchais toujours la boucle de branchement conditionnel, sous l'œil bienveillant de mon père. Petre nous quitta. Il avait une fille à voir, disait-il. Il salua maman qui était restée en bas à potasser des dossiers de travail. Nous

l'entendîmes monter dans sa voiture et démarrer en faisant crisser ses pneus.

J'allai au lit avec l'idée exaltante que j'étais en train de sauter les étapes. Non seulement j'avais rattrapé les autres, mais j'étais sur le point de les dépasser!

Je ressassai ce fantasme jusqu'aux portes du sommeil. Puis m'apparut la figure familière d'oncle Vassili, vêtu comme lors de nos excursions en forêt, mais planté là, comme un chêne, adossé à une croix de chemin possédant une crosse de violon et des touches de clavier. Derrière lui : une route ascendante et une route descendante. Oncle Vassili me regardait d'un œil perplexe, puis me demanda «Et maintenant, mon petit Evgeni, dis-moi donc: où est le sentier?»

*

Oncle Vassili arriva au début de juillet 1984 par un temps splendide. Cet été-là s'annonçait d'ailleurs pour être mémorable, côté température. Quand c'était possible, mes parents synchronisaient leurs vacances avec les siennes. Cela arrivait une fois tous les quatre ans, environ. Vassili était le frère aîné de ma mère. Il avait renoncé à une carrière musicale afin de tracer une voie scientifique et industrielle à ses frères et sœurs. De fait, ma mère, tout comme son autre sœur et son autre frère, était devenue ingénieure. Cette famille édifiait le socialisme de manière exemplaire. Oncle Vassili était géologue et chef d'usine à la Norilsk Nickel, en Sibérie centrale. Nullement doctrinaire, il occupait pourtant un poste élevé dans la hiérarchie du Parti et cela lui permettait de voyager. Norilsk était un endroit extraordinairement éloigné et nordique, où l'on transformait des millions de tonnes de plusieurs métaux. J'étais toujours fasciné quand j'imaginai Norilsk et ses immenses complexes métallurgiques, campés là au sein de l'étendue sibérienne et chamanique, avec ses ouvriers, ses ingénieurs, ses éducateurs, venus de partout en URSS, écoutant de l'opéra le samedi soir ou jouant aux échecs le dimanche après-midi au Palais de la culture. Plusieurs années ont passé, l'URSS n'est plus, et une lourde chape de plomb est tombée sur la Norilsk qui faisait la fierté de l'industrie. Et pourtant comme j'y suis toujours attaché ! Sa déréliction humaine et écologique est si évidente, une fois que le disque de l'idéologie communiste s'est rayé, puis cassé, qu'elle me semble ne plus laisser d'autre possibilité qu'un investissement artistique personnel total. Tandis qu'ici, tant de masques restent à tomber.

Enfin, quoi qu'il en soit du statut de l'art ici, le collège Marianopolis offrait en cet été 1984 un cours de mathématiques et d'informatique avancés. Je fus un des premiers étudiants à m'y inscrire. J'avais espéré que Petre le ferait aussi. Mais ses parents avaient un petit chalet près de Saint-Sauveur et il préférait passer l'été là. Cependant, j'avais l'occasion une fois par semaine de lui parler au téléphone et je lui faisais alors état de mes progrès dans la compréhension de logiciels et de programmes complexes.

Le lendemain de l'arrivée d'oncle Vassili, toute la famille était réunie à table. Grand-mère était là aussi. La conversation porta sur le régime communiste d'URSS. Brejnev était mort depuis deux ans déjà et Tchernenko avait pris les rênes du pouvoir. Mais oncle Vassili n'y croyait plus. Il disait que c'était un régime sclérosé, incapable de réagir à la fronde qui avait surgi en Pologne autrement que par des menaces, des mensonges et des formules éculées. Il se tramait cependant quelque chose au sein même du præsidium suprême afin d'introduire en URSS les réformes que demandait Solidarité en Pologne. Voilà pourquoi oncle Vassili était confiant dans l'avenir. Puis, comme dans le bon vieux temps à Kiev, on passa dans la salle de musique. Un piano, Vassili et moi, quatre mains. Ce fut une heure de grâce pendant laquelle nos rêves de composition trouvèrent une exécution commune. Vassili s'étonnait de la richesse de mes idées musicales. À son enthousiasme se mêlait parfois un soupir en direction de mes parents, et qui semblait dire : «Comment ce talent peut-il être sacrifié? Au nom de

quoi, je vous le demande?»

On parla ensuite des vacances d'été. Mes parents optaient pour la Gaspésie. Ma mère ne put résister au plaisir de nous lire le début d'*Arcane 17* d'André Breton, où il y a ce bel éloge du rocher Percé. Alors que tous s'enthousiasmaient à la pensée d'aller voir ce «grand orgue», même grand-mère, qui n'avait pourtant pas bougé de son fauteuil depuis des années, moi et moi seul je me tenais coi. Oncle Vassili s'en aperçut et me questionna sur ce silence. J'étais gêné de dire que je ne serais pas du voyage. Mon père répondit à ma place. Il parla du cours d'informatique. Oncle Vassili me regardait avec sa gentillesse coutumière, mais je crus percevoir dans son sourire le type d'acquiescement que l'on réserve à un benêt, quand ça ne vaut plus la peine d'argumenter avec lui. Je pourrais prendre soin de grand-mère, à tout le moins, conclut-il en buvant un trait de vodka.

*

Un an plus tard, j'étais plongé dans l'abîme du milliard de possibles qu'est l'informatique. Je venais d'avoir dix-huit ans et mes parents me laissaient désormais libre de suivre mon chemin. Au demeurant, je ne doute pas qu'ils se soient félicités de mon choix. Une approbation tacite se lisait sur leurs visages quand ils me voyaient à l'ordinateur. Avec oncle Vassili, les choses se passaient différemment. La distance qui nous séparait et la forme même de notre entretien – la bonne vieille correspondance avec papier et enveloppe – nous invitait à des comptes-rendus et analyses plus explicites.

Parfois, je lisais les lettres de mon oncle avec la sensation d'être sur un sentier de ma jeunesse depuis longtemps perdu de vue. Je me faisais alors l'impression de celui qui tombe sur un panneau d'avant la Révolution et retrouve intacte, non sans surprise, l'aura du royaume contenue dans l'ancien nom. Alors cet homme salue avec révérence la vertu spirituelle qui rayonne secrètement sur des terres désormais soumises à de nouveaux maîtres. Voilà un peu l'effet magique qu'avaient ces lettres sur moi.

Mais il arrivait aussi que mon impression soit tout autre. Oncle Vassili luttait pour se dégager de certaines formes consacrées. Il me semblait alors porteur d'une toponymie révolutionnaire ayant quelques affinités avec ce que j'explorais moi-même par l'informatique.

En somme, notre correspondance me fournissait tour à tour l'image de chemins qui se retrouvent, croisent et se séparent.

Voici, en guise d'exemple, la lettre d'oncle Vassili datée du 11 octobre 1985.

Cher Evgeni,

Le soleil rougeois derrière les immenses fonderies sibériennes et je revois en pensée notre grand drapeau déchiré, hier, à l'entrée de l'Opéra. Depuis un certain temps, chaque concert m'apparaît comme un lever de rideau sur une chose morte maintenue en répétition par les planches, tuyaux et autres ficelles de la scène. Et je ne parle pas ici de la musique de propagande, par exemple lorsque nous fêtons l'atteinte des objectifs du comité d'usine. À l'Opéra, bien sûr, on nous sert du Chostakovitch. Non, je pense à la forme concert elle-même. Nous arrivons, nous nous asseyons. Puis nous toussons de nervosité dans l'attente de quelque chose, pour qu'enfin commence le grand étal de nos richesses récentes et passées. Elles contenaient leur part d'utopie, ces musiques! Prends L'Hymne à la joie de Beethoven. C'est une évidence pour tous.

Et tous, ou à peu près tous, savent aussi que cette utopie est chose du passé. Mais si l'on joue Schubert et l'errance romantique du Voyage d'hiver, je prétends qu'en concert, c'est le même effet trompe-l'œil qu'on répète. Voyez ce qu'on a produit! Schubert, Liszt, Brahms, c'est nous autres, ça, messieurs-dames! On s'émeut et s'ébaubit de toute cette beauté, puis on se lève, on va pisser et tant mieux si à la cantine il y a du bifteck et des frites. Je n'y crois plus, Evgeni. Ces simulacres vont implorer comme une naine blanche, tu sais ces étoiles vidées de carburant...

Oh ! C'est l'homme qui est épuisé, Evgeni. Nietzsche s'adressait aux derniers hommes, mais le surhomme était son espoir. Qu'avons-nous fait, nous les Soviétiques, du projet de l'homme nouveau? Crois-tu qu'il en va autrement en Occident?

Je réfléchis souvent à ce que tu m'as dit au sujet du nord magnétique et à ton aspiration à une musique tellurique. Si l'homme est épuisé, peut-être y a-t-il un chant de la Terre? Je n'en sais rien, malgré Mahler. En physique, il y a des réservoirs d'énergie puisés au sein de particules infinitésimales. Il reste peut-être en toi un fragment de matière active. Prends soin de ne pas le bousiller.

Tu sais, chaque homme sensible doit faire au moins une fois dans sa vie une de ces expériences que l'on qualifie de mystique. Romain Rolland écrit à Freud au sujet d'une musique de Bach – la Messe en si mineur – et il est question de sentiment océanique, de l'expérience d'être englobé, englouti, dans un monde d'une profondeur et d'une bonté inouïes. Un ami m'en a parlé. Il était allongé sur le sofa, arqué sur ses mains comme dans une position de yoga – la tortue, je crois – et il a pleuré si soudainement qu'il s'est senti soulevé par une pulsion d'amour mêlée de tristesse ou de commisération universelle. Kant, pour prendre l'exemple d'une tête si bien faite que toute sa vie il est sorti faire sa promenade à 17 heures 02, eh bien Kant lui-même évoque le ciel étoilé au-dessus de sa tête et sa correspondance avec la loi de son cœur. Un écrivain existentialiste, tiens, fait l'amour à une femme dans une grotte, en sort, court sur la plage inondée de soleil et va éjaculer dans la mer. Ce sera sa grande expérience à lui et il pourra désormais lutter contre le nihilisme. Il y a de tout dans cette sarabande et mes exemples sont des plus convenus. Permits-moi maintenant de te raconter une expérience à moi.

C'était à Omsk, dans les années soixante-dix. Omsk, un nœud ferroviaire au cœur de la grande URSS.

J'avais là un collègue à la planification et il m'avait fourni une autorisation de circuler. À cette époque, je me sentais un peu en panne – le mot n'est pas trop hors contexte – du côté de ma création musicale. Enfin, j'ai toujours aimé les trains, comme tu sais, et j'errais là à la recherche de je ne sais quelle inspiration. Alors je longeais la voie ferrée, m'éloignant de la gare centrale et gagnant toujours plus de silence. Passé le deuxième kilomètre, les rails ont commencé à bifurquer, traçant de belles courbes d'un côté et de l'autre. C'était l'endroit le moins bucolique qu'on puisse imaginer. Que du fer et de la tôle rouillée. Que de pauvres arbustes et des clôtures de bois pourri. Il régnait là un silence d'abandon typique des périphéries industrielles de l'URSS. Et pourtant ! Ces lignes giratoires allaient dans toutes les directions, de Moscou à Vladivostok, de l'Arctique à l'Asie centrale! Un kaléidoscope permettant de s'embarquer sur un coup de tête pour toutes les destinations. Je restai là un long moment à me demander où finissait ma vie. Sait-on seulement par où elle a commencé?

Happé de partout et de nulle part, mon être semblait distendu dans l'espace illimité. Puis une locomotive a sifflé. Cela a suffi pour dissiper mon vertige. Je me suis alors retourné vers la voie rectiligne, devant le train qui entrait en gare. Le silence se remplissait de bruits et c'est là que tout a commencé, mon Evgeni.

D'abord, j'ai senti la descente de temps dans mon dos et j'ai fermé les yeux afin de me concentrer sur une couleur sonore qui apparaissait. La machine ralentissait, soufflait et se détendait. C'est toute la vie secrète des percussions qui se révélait à moi, avec ses cliquetis, ses rouages et ses ressorts orchestrés. Rythmes, durée, intensité, tout s'inscrivait dans ma perception et ma mémoire. Je n'avais qu'à saisir. Et la jouissance était aussi soudaine que gratuite. Mais ma joie, Evgeni, tenait en ceci que je comprenais que si l'imagination peut être tenue en défaut, l'homme peut dorénavant se laisser aller au hasard des trouvailles concrètes. Sans doute, Mossolov a trouvé cela dans les années vingt et ses concerts de machines louangeaient Staline. Mais il fallait que je le découvre par moi-même, et à d'autres fins. Il me fallait trouver une musique et une beauté dans un univers sans musique et sans beauté. Certes, Chostakovich a composé sur la guerre et le massacre. Des symphonies comme Babi Yar me donnent à penser que lorsque des hommes souffrent et meurent dans le gouffre de l'abomination, un ange effrayé escorte le génie créateur jusqu'aux portes de l'indicible. Mais le nœud ferroviaire d'Omsk, résultat de la planification socialiste et de l'importance accordée à l'industrie lourde, posait quant à lui d'autres défis, car aucun ange ne semblait y rôder.

Une lettre comme celle-là d'oncle Vassili m'enthousiasmait, même si je ne comprenais pas tout, car elle me permettait de jeter des ponts entre sa quête d'inspiration et la mienne, moi qui avais alors dix-huit ans. Lui, il vivait toujours en URSS, moi, j'avais été transplanté à Montréal. Mais lui comme moi avions pour tâche de trouver des points d'appui pour notre essor musical. Le mien avait été passablement malmené par mes choix professionnels. Il fallait transcender notre milieu et en même temps espérer en lui. Les trouvailles d'oncle Vassili me faisaient croire en une symbiose musicale possible de la réalité et de l'imagination. Chaque fois que ma réalité y apportait un désaveu, je me rattachais aux lettres d'oncle Vassili. J'évitais ainsi de sombrer dans une de mes deux ornières : le réel insipide ou le fantasme psychotique.

Arkadi, Tatiana et Flag

Kiev, du temps où oncle Vassili vivait avec nous dans un immeuble d'un vert un peu gris, près de la gare. C'était en 1973, environ un an et demi avant notre émigration. Au-dessus de la porte d'entrée, la cage d'escalier possédait une grande fenêtre tout en hauteur. Dans sa partie supérieure, la vitre avait un motif ressemblant à deux têtes humaines, avec leurs épaules. Je me souviens d'avoir été là, avec oncle Vassili, tenant précieusement dans ma main le violon que venait de me donner grand-père. L'émotion m'avait fait sortir de l'appartement, puis mon oncle m'avait rejoint. Nous étions allés frapper à la porte d'Arkadi, qui allait devenir mon professeur de violon. C'était un érudit égaré dans la grisaille optimiste de la vie soviétique. Son père avait été un grand soliste à Moscou. Arkadi avait hérité de son violon, un guarnerius de Mantoue, datant du début du dix-huitième siècle. Arkadi avait une grande culture musicale, mais il n'avait jamais voulu jouer en public. Son tempérament l'incitait à se retirer. Il avait ce qu'il fallait pour se charger de mon éducation esthétique, voire intellectuelle, et il le mit à profit. Nos rencontres se déroulaient parfois en compagnie d'oncle Vassili. Mais combien de longues soirées d'hiver avons-nous passées, seuls, dans son appartement, alors qu'il me citait de mémoire des pages entières de Goethe et de Heine, en allemand, tandis que nous étudions des sonates de Brahms ! Jamais je n'oublierai l'image qu'il employa pour décrire l'apparition et le développement du deuxième thème, dans le mouvement initial du concerto pour violon de Brahms : une fleur de nénuphar dont les pétales s'ouvrent dans le brouillard. Désormais, grâce à Arkadi, je ne peux vivre sans la musique de ce mage germanique. Arkadi savait que mes parents projetaient d'émigrer. Le gouvernement facilitait le départ de ses Juifs. La carrière d'Arkadi a cependant souffert de l'intérêt qu'il portait à un élève juif : moi. C'était un aspect de la vie en URSS. À Kiev, il y avait pas mal d'antisémitisme. Une fois, j'ai été rudoyé au parc municipal. J'avais rendez-vous avec Arkadi et quand il m'a vu aux prises avec ces voyous, il est venu à ma rescousse. Cela ne l'a pas aidé. Une des brutes était le fils d'un commissaire de notre quartier. Parfois nous nous évadions à la campagne avec la Lada d'oncle Vassili. Mon oncle était la seule personne de notre entourage à en posséder une. Elle était venue avec sa promotion à la direction d'un combinat de Norilsk et il s'appêtait aussi à quitter l'Ukraine. S'il y avait un domaine de la vie soviétique qui ne se laissait pas entraver par l'antisémitisme des sous-chefs du système, c'était les intérêts de l'industrie lourde soviétique ! Du reste, la dernière année avant notre émigration fut pour moi très riche d'enseignement sur les plans musical et humain. Sachant notre départ imminent, tout, de la langue, de la musique et de la culture russes, tout m'entraînait dans le corps avec la ferveur et la vivacité d'un romantisme adolescent. Je n'avais pourtant pas plus de sept ans. Je crois que mon plus poignant souvenir date de la fin d'octobre. Vassili et Arkadi voulaient me faire voir une dernière fois la Russie. Nous remontâmes vers le nord-est, dans la région de Riazan où oncle Vassili avait un collègue. Il pleuvait beaucoup ce jour-là et la brume nimbait la route et le paysage. Une heure environ avant notre arrivée, Vassili a garé la voiture sur le bord de la route, à l'orée de la forêt. Bien entendu, il était fatigué et voulait se dégourdir les membres un peu. La lumière perdait de sa consistance. L'écorce des bouleaux était gonflée d'avoir bu la pluie froide. Nous croisâmes un chasseur et son chien. Il marchait vers nous et les feuilles moisies crissaient en sourdine sous ses bottes. Tradition oblige, nous fûmes invités à prendre le thé dans sa

datcha qui était plus loin au cœur de la bétulaie blanche. Il fallut marcher cinq bonnes minutes. Nous entrâmes dans la datcha et la chaleur du vieux poêle à bois me parut une chose si bienfaisante que l'idée de ne plus pouvoir, bientôt, revenir dans ce lieu inconnu, me sembla un crime commis contre moi-même par je ne sais quelle force injuste et à laquelle se soumettaient mes parents. Mais le chien attira mon attention en allant directement se coucher près du poêle. Je trouvai formidable qu'à peine venait-il d'allonger ses membres il soit déjà assoupi. Le chasseur servit du thé. Puis il versa un peu de vodka à chacun, sauf à moi, bien entendu. Je n'étais qu'un gamin de sept ans. Alors Vassili mit la main sur celle du chasseur et lui dit : « Ce petit voit la Russie pour la dernière fois. Nul ne sait s'il reviendra un soir dans une datcha comme la tienne. Donne-lui un peu de vodka. » Le chasseur dit : « Très bien. Tiens. Comment t'appelles-tu ? » Je répondis : « Evgeni. » « Ça alors ! Moi aussi je suis Evgeni ! Buvons à cette heureuse coïncidence ! » qu'il répondit, et nous partagions évidemment sa surprise. On pouvait difficilement en rester là. Alors notre hôte nous offrit un deuxième verre, le mien étant plutôt petit il est vrai. Mais je le sentis descendre ma gorge tel un trajet brûlant. « Pourquoi quittons-nous l'URSS, oncle Vassili ? » demandai-je en m'essuyant les lèvres. Vassili me fit comprendre qu'il ne répondrait pas. Il se tourna plutôt vers notre hôte : « Combien de kilomètres jusqu'à Riazan ? » – « Soixante-dix, pas plus. En moins d'une heure, vous serez arrivés. Un autre ? » Evgeni remplit une troisième fois les verres. Alors Arkadi prit la posture de celui qui veut faire un vœu solennel et se tourna vers moi. « Je bois à ton retour. Mais sache que ta patrie essentielle, Evgeni, est nulle autre que la musique. Sois fidèle à ta patrie. » Notre hôte, enthousiasmé par ces paroles, souleva haut son verre et m'invita à boire en chœur avec tous. Vassili me tapa amicalement dans le dos tandis que j'enfilais ma troisième petite vodka. Je voulais maintenant pleurer. Le chien releva la tête. Je voyais sans doute un peu trouble, car le chien me sembla surgir d'un brouillard. Je prononçai alors ces paroles énigmatiques : « Evgeni, ton chien héberge la brume dans la taïga de ses poils. » Mes mentors se répandirent en bravos et hourras, comme si j'avais égalé Ossip Mandelstam¹ ! Notre hôte nous servit alors une dernière tasse de thé et quelques biscuits secs. Vassili sifflota un air de Sviridov inspiré d'un poème de Pouchkine, que récita Arkadi : *La forêt d'automne laisse choir sa robe couleur de bordeaux*. Maintenant, on aurait dit que c'était l'autre Evgeni qui voulait pleurer.

Il fallut bien s'en aller. Dehors la nuit tombait, ainsi qu'une première neige. Arkadi et Vassili s'amusaient à avaler quelques gros flocons vaporeux et s'en délectaient. Evgeni déclara en imitant je ne sais quel style officiel qui faisait rire les deux autres : « Messieurs, cette neige est plus pure que la vodka dans le gosier du chasseur, plus pure que..., que... (il s'interrompit un instant, son chien venait de déterrer un os) que l'os entre les dents de son chien. Plus blanche que tout, voilà. » Nous levâmes tous les quatre les yeux au ciel, chacun gardant pour soi ses pensées. Mais cela ne dura peut-être pas plus de dix secondes. Peut-être même juste cinq, ou trois, ou même un peu moins, tant l'impression de départ imminent me serrait la gorge.

*

Naturellement, mon éducation musicale se continua à Montréal, aidée par ma solitude et quelques expériences hors de l'ordinaire, de cette sorte de moments de grâce qui nous réconcilient avec tout, et particulièrement avec nous-même.

Parmi ces pics de ma sensibilité musicale : une rencontre avec Bach. C'était à la cathédrale Christ Church, à Pâques, et je venais d'avoir treize ans. J'entendais pour la première fois la *Passion selon saint Jean*. Un monde idéal se révélait à moi. Sa pureté était telle qu'il me semblait une faveur inouïe de la concevoir. La douleur et la joie fusionnées, l'accablement et l'espérance réunis, des sentiments qui me bouleversaient, mais que j'aurais été incapable de nommer, non pas parce que j'étais trop jeune pour cela, mais parce qu'ils n'ont pas de noms, tout simplement. Je sortis de ce concert lavé,

absous (et ce, même si le concept de péché ne faisait pas partie de mon éducation religieuse).

Que purifier, de toute façon, quand on n'a que douze, treize ans? Pas mal de choses, si l'on croit ce qu'explique Freud au sujet du narcissisme! Cela dit, l'exigence consciente, récurrente, de nettoyage et de purification n'est apparue chez moi que bien plus tard, à l'aube de mes vingt et un ans. Je continuais alors mes études à McGill, en génie informatique. Oui, mes parents avaient gagné. Ils avaient tout misé sur ce domaine si prometteur en matière d'emploi et m'avaient encouragé à mettre en veilleuse tout le reste. Mais je restais tiraillé par des pincements au cœur d'avoir sacrifié une carrière en musique. Je trimais maintenant dans un domaine qui ne me passionnait plus. Même Petre était passé à des études en administration. L'informatique avait été pour moi une comète filante bientôt disparue avec sa traînée d'étoiles.

*

Il y a dans les *Chants de Maldoror* une phrase que tout homme possédé d'un *daïmon*³ doit méditer : «Je cherchais une âme qui me ressemblât». Je crois bien que les moteurs de recherche de Réseau Contact ou de Célibataires.net plancheraient longtemps sur un cas comme le mien... Déjà, adolescent, je m'étais souvent demandé si je découvrirais un jour l'amour avec une fille capable de me comprendre. Je me savais une bête étrange, mais aimable, tout de même.

Je rencontrai Tatiana dans un café étudiant de l'université où il y avait un piano. Elle aimait prolonger sa pause de thé quand c'était moi qui jouais. D'une fois à l'autre, j'en vins à remarquer et à apprécier sa présence discrète, un peu repliée mais attentive. Je connus bientôt ses préférences en matière de musique: Bach, Brahms, un peu Schubert aussi, et cela, bien avant de savoir son nom ou quel était son champ d'étude. C'est pourquoi je l'associé à une identité harmonique. Un si mineur obsédant, pâle, hiératique et noble, parfois lugubre, sinon sévère, nimbé d'une aura sacrée. La chorale d'ouverture de la *Messe en si mineur* de Bach, son œuvre préférée. Le rythme de cette fille me semblait imprévisible. Je percevais une douleur coagulée, rigide. Je le sentais aux mouvements de sa posture d'écoute, derrière moi. Sans doute n'en captais-je pas toutes les nuances. Mon impression était celle d'un noyau compact, avec des silences aux durées inégales, avec un glissement vers l'aigu. Sa dynamique était de nature catastrophique, avec des chutes soudaines et des crescendos en pente douce interrompus par des explosions très brèves, mais se résolvant en silence. Naturellement, je n'aurais pas pu enregistrer toutes ces impressions de sa seule présence physique, de sa conduite, encore moins de ses paroles. J'interprétais. Je déchiffrais à ma manière une femme silencieuse qui derrière moi vibré d'une musique interne.

J'étais timide. L'aborder était hors de question. Mais un lundi après-midi, à l'heure où habituellement le piano était libre, je trouvai là un type installé et jouant, ma foi, très mal. Assise, Tatiana se tourna vers moi si ostensiblement que je ne pus faire marche arrière. J'avançai avec la grâce d'un soldat de bois et elle me désigna presque autoritairement la chaise à côté de la sienne. Elle me salua en russe et j'en fus si surpris et heureux à la fois que toute ma gêne se dissipa à l'instant. Ce qu'elle me dit ensuite avait pourtant des accents de critique : «Tu as quarante voix dans ta musique, mais aucun accord en *do* majeur.» Elle me confirma plus tard que, pour elle, l'accord de *do* majeur était associé au mariage. Je répondis que je ne me sentais pas prêt pour affronter une musique en phase avec le côté lumineux de la vie. Elle sourit, se détendit, et à partir de cet instant notre rencontre se déroula sous des auspices si favorables que notre relation en était presque déjà scellée. Nous avions le même âge, la même origine. Ses parents n'avaient pas émigré de l'URSS comme les miens, ils avaient fui. Cela s'était passé en 1968, à l'occasion des Jeux olympiques de Mexico. Son père y avait été envoyé comme journaliste sportif. Il avait demandé l'asile politique. Sa mère était à l'époque enceinte de Tatiana et se trouvait habilement en Hongrie pour affaires. La veille de la défection de son

mari, elle n'avait eu aucune difficulté à sortir de Hongrie pour se rendre à Vienne, puis à Mexico. C'était une femme très débrouillarde, disait Tatiana. C'est elle qui avait tout planifié. Elle possédait maintenant un café pâtisserie sur la rue Monkland. On y croisait souvent des intellectuels et des artistes d'Europe de l'Est. Plus tard, ce café deviendrait un point de chute de mon groupe d'amis, ces Corneliu, André, Branko et quelques autres dont je parlerai abondamment plus loin. Tatiana avait choisi d'étudier la sociologie à l'université et cela avait peut-être un rapport avec tout ce qu'elle avait vu ou entendu dans ce café.

C'était une fille grande et mince, avec un corps anguleux mais un visage rond et lunaire. En un certain sens, elle sortait du rang, comme moi, par sa solitude et sa discrétion. Rien en elle n'attirait l'attention. Aucune bizarrerie, sauf peut-être l'extravagance de me fréquenter... Nous découvrîmes ensemble les plaisirs et les émois d'une première vraie relation amoureuse. Je me souviens d'une soirée où Petre et sa copine nous regardaient encore comme des adolescents attardés. Mais nous savions, elle et moi, que notre initiation avait été complétée et nous étions désormais libres de gêne ou de complexe. Nous étions très réservés en public. Mais dans l'intimité de ma chambre ou de la sienne le feu irradiait du fond de chacun de nous. Certes, mon cœur m'avait toujours paru un magma obscur mais Tatiana le remuait et le portait à l'incandescence. Cela durait une heure, cela durait une nuit.

Observant notre bonne entente, nos parents se rencontrèrent et il fut bientôt question de fiançailles et de mariage. Familles russes, familles traditionnelles. Le fait que je sois juif et elle non n'embêtait apparemment personne. Nous étions restés porteurs de ce que le socialisme avait eu de plus unificateur. Les familles faisaient grand cas de mon avenir d'informaticien, peut-être même d'ingénieur comme mon père. Les parents discutaient de l'emplacement idéal de notre future maison et grand-mère se disait qu'avec un peu de chance, elle tiendrait à nouveau un poupon dans ses bras.

J'étudiai en informatique à McGill de 1986 à 1990, de dix-neuf à vingt-trois ans. Une fois mon baccalauréat en poche, je m'essayai à une maîtrise en génie physique. Ces années-là, ma correspondance avec oncle Vassili avait pour toile de fond les événements qui se succédaient en URSS et en Europe de l'Est.

*

Mais au début du printemps 1986, un mois avant Tchernobyl, je devais faire une rencontre potentiellement aussi importante que celle de Tatiana. Ce n'est pas tant que, personne pour personne, l'une ait compté plus que l'autre dans mon cœur. Non, ce n'est pas ça du tout. De fait, mes sentiments pour Tatiana furent les plus profonds. Mais l'effet de quelqu'un sur notre vie est une affaire complexe qui engage l'un ou l'autre des pans de notre personnalité. Si l'un de ces pans, jusque-là caché, veut désormais sortir de l'ombre, eh bien, un personnage clé surgira avec lui. Du coup, des familiers seront relégués à l'arrière-plan. Enfin, les vacances de Pâques m'avaient incité à sortir de Montréal. Je passai le début de ce congé à Val-David, avec Tatiana. Puis je décidai de me rendre à Val-d'Or, seul. J'avais réservé un chalet sur le bord du lac Malartic pour trois jours. Conifères, bouleaux, peuplement russe, ciel bleu cobalt et lumière du nord, il y avait longtemps que je voulais voir l'Abitibi.

C'était au début d'avril et j'arrivai tôt le matin en taxi à mon chalet après une nuit en autobus. Le printemps s'annonçait et l'eau semblait surgir de partout. Il y avait une belle lumière cristalline que j'aspirais à faire entrer dans le chalet. J'ouvris la porte et ce que j'aperçus ne fut pas sans me surprendre. C'était mon reflet, dans un grand miroir sur pied où était accroché un chapeau de castor à la Davy Crockett. Je m'approchai et vint contempler mon image : un grand corps un peu osseux, un visage où contrastaient des yeux sombres et des cheveux foncés, raides, avec des lèvres dont je n'avais jamais vu aussi clairement le contour sensuel.

Je me détournai de mon reflet pour examiner les lieux. Le mobilier datait des années soixante ou soixante-dix. ~~Un peu fatigué, je me jetai sur le lit près de la fenêtre. Il en jaillit un nuage de poussière~~ brune qui resta un moment au-dessus de ma tête, puis me retomba en partie dessus et m'étouffa. Je rigolai. Il me vint à l'idée de me nettoyer après un si long voyage. La porte du chalet était restée entrouverte.

Certains Juifs ont de ces rituels d'hygiène et de purification qui, avec le sentiment d'exode, prennent parfois une allure excentrique. Je suis de ce nombre. Mais un homme m'avait aperçu entrer dans ce chalet et, intrigué par mon allure, était venu faire connaissance, disons. Évidemment, il n'était pas préparé au spectacle que j'allais offrir. Alors, saisi d'étonnement, il était resté là, dans l'entrebâillement de la porte. Quoi donc? Je ne faisais que me brosser les dents en me rappelant l'exécution de la sonate en *do* majeur de Schubert par Alfred Brendel. Les glissandos et crescendos allaient et venaient dans ma bouche, devenue pour l'occasion fosse d'orchestre, avec ses timbales-molaires du fond, ses canines de cuivre et ses incisives à cordes. Je changeai de baguette en troquant la brosse pour le fil de soie. C'est avec le fil de soie que les staccatos sont les mieux performés.

J'en étais à sortir au complet le fil de ma bouche, en pensant à Karajan inclinant sa belle chevelure quand la prestation est terminée, lorsque je vis un homme avec une veste rouge dans l'ouverture de la porte. Je restai là interdit un bon moment, le fil de soie pendant sous la main.

— Flag, dit-il en se présentant, tout en restant à sa place.

L'homme semblait avoir une quarantaine d'années, de longs cheveux noirs attachés en queue de cheval et l'arête du nez si effilée que l'image du corbeau entrant par effraction dans la chambre de la Castafiore me vint du coup à l'esprit.

— Evgeni. Enchanté. Je me toilettais après un assez long voyage.

— Je n'ai encore jamais utilisé ce fil. Nous on se brosse les dents et c'est tout.

— Nous? Puis-je vous demander de qui vous parlez?

— Nous les Indiens. Je suis Algonquin, de Lac-Simon. Mais j'ai un *campe* pas trop loin d'ici, dans les hauteurs.

— Ah! Un Indien! Je suis très heureux. Ça fait longtemps que je voulais en connaître un.

— Es-tu Français?

— Non, je suis Russe. Mais je vis à Montréal depuis onze ans. J'ai loué ce chalet pour trois jours, parce que l'Abitibi me rappelle la Russie. À cause des arbres et de la lumière.

Je fis une pause, mais Flag resta silencieux, ce qui m'incita à continuer.

— J'aime le Nord.

Toujours pas de réaction. Il restait là, près de la porte, le regard un peu baissé. Je repris donc.

— Habitez-vous la région?

— Si j'habite le Nord? qu'il me répondit, comme surgissant de ses pensées. Mais c'est notre terre, mon ami. Bon, je suis venu ici pour une raison précise. Je viens chercher l'arbre qu'il me faut pour mon tambour.

— Ah, je comprends, c'est une affaire d'acoustique. Je suis musicien moi aussi, vous savez. Mais ne connais rien à la technique de fabrication des instruments. Il vous faut un bois de quel arbre?

— De l'arbre qui me sera indiqué.

— Un spécialiste vous guide dans votre choix?

— Oui, ma femme.

La voix de Flag semblait traversée d'un soupir.

— Votre femme! Quelle chance pour un musicien! Elle fabrique donc des tambours?

— Non. Elle m'apparaît en rêve. C'est elle qui m'a indiqué la nuit passée cette forêt, juste derrière ton chalet. J'ai vu ça très nettement. Alors je suis venu chercher mon arbre. Ma hache est dans ma valise juste en haut du chemin. Je ne l'ai pas amenée ici, parce que je ne voulais pas t'effrayer. Veux-tu venir avec moi? Sait-on jamais, je pourrais avoir besoin d'un *helper* blanc!

Flag se mit à rire à cette idée. Puis nous sortîmes et je marchai en silence à ses côtés jusqu'à sa voiture, une Dodge Caravan bleue flambant neuve. De profil, cet homme ne montrait rien d'arrondi. Il n'était qu'arêtes, muscles noueux et os saillants, et cela formait une silhouette de guerrier apache fouettant l'air frais avec ses cheveux attachés. Il parlait très peu. Rendus à la lisière du bois – c'était un bois de bouleaux –, il me pria de l'attendre. Je le vis s'enfoncer dans la neige les yeux fermés et tenant sa hache de la main gauche. Sa main droite avancée, il tâtait les arbres, qu'il contournait, tantôt à gauche, tantôt à droite, sans jamais avoir l'air d'hésiter. Il était déjà à plus de cinquante mètres, l'absence de feuillage me permettait de bien le voir, quand il s'arrêta et ouvrit les yeux. Il était devant un bouleau identique à tous les autres, mais celui-là était le sien, pensai-je, car il se mit à y grimper, sur une hauteur de neuf pieds environ. Il sortit alors de sa poche de veste ce qui me parut une petite hache. La grosse était restée au sol. Il se mit à effectuer une série d'entailles, tout en redescendant très lentement. Neuf en tout. Puis il abattit l'arbre, ramassa les éclats tout autour et vint me retrouver. Après vérification, je vis qu'une heure s'était écoulée, mais cela m'avait paru beaucoup moins long.

— Veux-tu voir mon prochain tambour? Je vais le façonner ce soir. On pourrait en profiter pour visiter mon *campe*? Je peux venir te chercher après-demain à la même heure.

— D'accord. Mais je repars en fin d'après-midi.

— Je serai ici à huit heures, on aura le temps.

Le surlendemain, au nord-ouest de Val-d'Or, au *campe* de Flag situé sur un promontoire rocheux, on dominait ce paysage minéral constellé de petits arbres. Pendant un instant, je superposai cette image à celle du Launik de mon Renmland imaginaire. J'avais revu sa carte hier soir encore, avant de m'endormir. Mais il y avait ici une différence saillante. La cathédrale d'Amos, en face, un point minuscule mais bien visible. Flag la montra du doigt et m'expliqua que, dans son esprit, son *campe* et la cathédrale étaient deux constructions rivales.

— Tu vois, Evgeni, j'ai installé ça à la fenêtre pour contrer les pensées qui viennent des Blancs et de leur église.

— On dirait une toile d'araignée. J'en ai vu dans une boutique Nouvel-Âge de la rue Saint-Denis. Il y en avait aussi au Père du Meuble, quand j'ai acheté mon dernier matelas.

— Peut-être. C'est un capteur de rêves. Mais ça vient de nous, ça! J'attrape les mouches de l'évêque avec! Des maudits frappe-à-barres qui nous tournent après...

— Des frappe-à-barres? Est-ce que c'est pour scander le rythme? (silence de Flag) Tiens, une guitare! Tu en joues, Flag?

— Non, elle est à ma fille, Etna.

— Etna? Joli nom.

— Je suis content que tu ne sautes pas sur l'occasion de me faire une leçon d'histoire romaine. Ma défunte femme et moi l'avons assez entendue. Les Blancs d'ici ne peuvent se figurer qu'on était au courant. Ils nous prennent pour des ignorants. Pourtant, le voisin du rang Deux a appelé son chien-lou César, mais on a su finalement qu'il avait pensé à son grand-père, César Bourdages, et rien de plus. Enfin, dommage qu'Etna soit partie dans le bois avec son frère Isky, tu aurais pu les rencontrer. Ce sont des jumeaux. Elle est très belle, notre Etna. Quand tu la regardes, c'est comme une eau de source de printemps.

— Ah bon! Oui, dommage, j'aurais bien aimé les connaître. Je dois repartir cet après-midi, mais je reviendrai, Flag. En passant, c'est un curieux nom, Flag.

— Ça date du temps où j'avais cinq ou six ans. Mon père m'amenait avec lui loin au nord-ouest sur des terres où avaient campé mes ancêtres. Passé le lac Faillon. Au retour, quand on voyait le train du CN qui revenait de Paradis, j'agitais un petit drapeau rouge que mon père m'avait fabriqué. Les cheminots nous voyaient et disaient : «Flag! Flag!» La locomotive ralentissait et nous on avait juste le temps de sauter dans le dernier wagon jusqu'à Senneterre. C'est comme ça que Flag est devenu mon *nom blanc*. Maintenant tout le monde ici m'appelle de même. Mais mon père s'appelait Simon Koonischich. Les Koonischich de Pikogan. Bon, viens, je vais te montrer mon terrain puis je te ramène à Val-d'Or.

Tout en écoutant Flag, je remarquai un étonnant filet accroché au mur. Il était constellé de petites perles et de coquillages qui faisaient de jolis reflets.

— Flag, à quoi sert ce filet? Est-ce un attrapeur de rêves en plus grand?

— Ah, ah! Non. C'est autre chose de décoratif. C'est ma femme qui l'a fait en revenant de son voyage en Inde avec Ma Leteya, notre amie de Sainte-Lucie-des-Laurentides. Ma femme s'appelait Colleen. Elle est décédée sept mois après leur retour. Elle avait un cancer. Ça fait trois ans aujourd'hui.

— Mes sympathies. Ce voyage a dû représenter quelque chose d'important pour elle, j'imagine. Au fait, Ma Leteya, c'est un nom initiatique?

— Genre. Et celui de Colleen était Indra Sarasvati. Tiens, prends le filet et amène-le au soleil. Tu verras l'effet. Laisse-moi cinq minutes, je dois aller à l'ordinateur.

Certes, je ne m'attendais pas à trouver un ordinateur dans le *campe* d'un Indien d'Abitibi. Mais je voyais bien que ce Flag réunissait des traits allant bien au-delà du cliché. Il disparut derrière un rideau, pendant que je faisais miroiter les perles du voile d'Indra. Une heure plus tard, Flag me déposait au pied de la tour de Val-d'Or. On s'est fait nos salutations, avec force promesses de retour. «Tu viendras au *minokamin*, Evgeni, quand la terre s'affermit! Là, on est encore trop dans l'eau.» Il me laissa seul et je montai afin d'embrasser la forêt dans toute son étendue. La petite ville à mes pieds semblait l'avant-poste de l'habitat humain aux confins du grand vide. Il était midi à ma montre. Les épinettes noires perçaient la neige étincelante par dizaines de milliers. Le Nord se déployait devant moi. C'était une cohabitation du mystère et de la transparence qui allait loin au-delà de mon imagination.

- [*Advanced Calculus Demystified: A Self Teaching Guide for free*](#)
- [read Making Artisan Chocolates: Flavor-Infused Chocolates, Truffles, and Confections](#)
- [read The Battle of Bretton Woods: John Maynard Keynes, Harry Dexter White, and the Making of a New World Order pdf, azw \(kindle\), epub](#)
- [The Lost Journals of Nikola Tesla: HAARP - Chemtrails and the Secret of Alternative 4 for free](#)
- [read Fever Quest \(Isabella Rockwell, Book 2\)](#)

- <http://wind-in-herleshausen.de/?freebooks/Advanced-Calculus-Demystified--A-Self-Teaching-Guide.pdf>
- <http://fortune-touko.com/library/The-Jedi-Path--A-Manual-for-Students-of-the-Force--Star-Wars-.pdf>
- <http://paulczajak.com/?library/Don-t-Keep-Me-A-Secret--Proven-Tactics-to-Get-Referrals-and-Introductions.pdf>
- <http://korplast.gr/lib/The-Lost-Journals-of-Nikola-Tesla--HAARP---Chemtrails-and-the-Secret-of-Alternative-4.pdf>
- <http://weddingcellist.com/lib/Fever-Quest--Isabella-Rockwell--Book-2-.pdf>